

NOTE SUR L'AGRICULTURE DE LA FLANDRE
ET DE L'ARTOIS.

Bien des causes ont maintenu l'agriculture de la France dans un état d'infériorité comparée à celle de l'Angleterre et de diverses contrées de l'Europe ; l'une des principales est le peu d'influence et de considération dont les gouvernements l'ont entourée ; il en est résulté que la classe aisée s'est éloignée des campagnes pour se concentrer dans les villes où elle trouvait moins de soucis, surtout dans les temps de troubles ; les campagnes sont restées, presque généralement, sans habitants riches et instruits ; elles ont été ainsi privées d'administrateurs et de guides dans toutes les améliorations à faire ; la plupart des cultivateurs qui ont acquis de l'aisance dans leur état, loin de chercher à donner à leurs enfants le goût de l'agriculture, les font élever dans les villes et les poussent vers d'autres carrières qui les y fixent. Aussi la culture reste stationnaire, et abandonnée à des cultivateurs nouveaux, qui, manquant d'expérience, et presque toujours de capitaux, marchent toujours en tâtonnant, et font souvent des écoles qui arrêtent les progrès de la culture.

En Angleterre, au contraire, il est connu qu'un cultivateur ne peut rien sans un capital suffisant ; des crédits faciles lui sont ouverts ; il a sous les yeux, de tous les côtés, des exemples de grands propriétaires et de fermiers riches, qui, depuis de longues années, se font un honneur et un plaisir de la culture, et ont fait une succession d'expériences dont il est à même d'apprécier les résultats. La stabilité des fortunes donne au fils les moyens de continuer et de perfectionner l'œuvre de son père ; les améliorations de culture, d'instruments aratoires et de races de bestiaux doivent nécessairement en être la conséquence ; les goûts simples restent dans le cœur de la nation ; aussi n'est-on pas surpris de voir des bestiaux paître dans les parcs de la ville de Londres, et jusque sous les fenêtres du palais de la reine d'Angleterre.

Tel est le résultat d'institutions politiques anciennes, qui donnent au sol la prépondérance et la considération, qui font la base la plus solide d'un gouvernement, en même temps que sa prospérité.

Il est en France une contrée privilégiée où la fertilité du sol, secondée par l'intelligence et l'activité de ses habitants, a fait faire à la culture de grands progrès ; c'est la Flandre et l'Artois ; beaucoup de propriétaires rivalisent de zèle avec les fermiers pour perfectionner la culture. Déjà les résultats obtenus sont grands. La simplicité des mœurs des habitants a conservé d'anciens usages qui lient entre eux les intérêts du cultivateur et ceux de ses ouvriers ; ainsi les moissonneurs d'une ferme sont presque toujours les mêmes de père en fils, et l'usage ancien leur donne la dixième gerbe de la récolte des céréales pour tout salaire de moisson ; ils sont donc intéressés à ce qu'elle soit aussi abondante que possible ; aussi voit-on, dès le mois d'avril, des bandes nombreuses d'hommes, de femmes et d'enfants, sans surveillants, agenouillés dans les céréales, les sacraler à la main, pour n'y pas laisser une mauvaise herbe qui puisse nuire à la récolte ; tous les efforts tendent ainsi à la prospérité de la culture.

Les propriétaires et cultivateurs rivalisent de zèle pour faire des progrès. Il en est un, entre beaucoup d'autres, qui, par son intelligence et son esprit d'observation, m'a paru digne de servir de modèle, c'est M. Crombeck, cultivateur et maître de poste à Lens ; petit cultivateur il y a vingt-cinq ans, il a su prendre un essor dont peu d'hommes sont capables ; avant l'établissement des chemins de fer, il y avait 125 chevaux de poste, de diligences ou de roulage ; tous ces chevaux étaient poussifs, et faisaient tous les jours leur service, même celui de la malle-estafette, sans en souffrir. Il m'a montré, en 1845, 4 chevaux blancs achetés poussifs huit ans avant, qui, depuis lors, avaient mené chaque jour l'estafette, en faisant 12 kilomètres à l'heure : ils étaient en très-bon état. Je paraissais surpris d'un résultat aussi favorable, quand M. Crombeck, avec sa simplicité ordinaire me dit : Je vais vous montrer mon secret, qui n'en est pas un : et il me fit monter dans un petit grenier attenant au magasin à fourrages : un hache-paille y était mu par une courroie, traversant la rue, qu'une petite machine à vapeur, d'un mécanicien son voisin, mettait en mouvement. Un homme et un enfant y faisaient couper un